

PAULA ANACAONA

# Maria Brandão

## Nos pas viennent de loin

ROMAN



*Illustrations de Mariana Sguilla*

Mon arrière-grand-mère, Ana-Maria Almeida dos Santos, a été emportée par le COVID aux débuts de la pandémie, à 101 ans. Les frontières étant fermées, je n'ai pas pu me rendre à son enterrement. Bisvovo, comme je l'appelais, a vécu la plus grande partie de sa vie à Salvador, mais a demandé à être enterrée sur sa terre, à Rio de Contas – une ville adossée au plateau de la Chapada Diamantina, ainsi nommée car la région fut autrefois riche en or et en diamants. Une malédiction, car la région devint le terrain de jeu d'aventuriers et d'émigrants avides. Ils chassèrent les Camacãs, Nagoiós et autres peuples originels, firent venir des Africain-es qu'ils réduisirent en esclavage et éventrèrent la terre. L'or corrompt tout...

Bisvovo parlait souvent de sa terre, où je ne m'étais jamais rendue – « On ira ensemble un jour, promis ! »

Deux ans plus tard – beaucoup trop tard, il a fallu que j'attende sa mort, quelle ingratitude je suis ! –, les frontières sont rouvertes et je déambule dans les rues de Rio de Contas, « charmante ville du plus pur style colonial du XVIII<sup>e</sup> siècle », comme le rappellent les brochures touristiques. Étonnante nostalgie coloniale... Il reste des vestiges de la prospérité d'autrefois : les églises, les immenses demeures aujourd'hui décrépies et les rues pavées de grandes dalles que les années ont polies. Car la ville eut son époque de grandeur et de prestige : au XVIII<sup>e</sup> siècle, Rio de Contas nageait, littéralement, dans l'or – on raconte qu'on jetait aux jeunes mariées, à la sortie de l'église, de la poudre d'or... Au XIX<sup>e</sup> siècle, elle croulait sous les diamants. Puis l'or et les diamants se sont taris. Certains orpailleurs et une partie des fortunes acquises et des esclavagisé-es partirent ; d'autres s'accaparèrent les terres et se lancèrent dans la culture du sucre, du café et du coton, majoritairement. Les frontières de leurs immenses fazendas dépassant l'horizon, ils se transformèrent en coronels – une usurpation du titre militaire, sorte de noblesse dans la jeune République brésilienne née des décombres de la société esclavagiste. Les coronels devinrent les seigneurs du sertão<sup>1</sup>.

Écrasée sous le soleil, la petite ville est comme figée dans le temps, avec son architecture témoin de son opulence. Les élites de la ville se consolent de cette décadence en rêvant à sa richesse et à sa gloire passées, aux

<sup>1</sup> Arrière-pays situé dans le Nordeste du Brésil, au climat semi-aride, à la végétation de brousse, sujet à des sécheresses régulières, et qui s'étend sur un million de kilomètres carrés. Ses habitant-es sont les sertanejo-as.

fêtes et aux bals grandioses, aux visiteurs illustres – oubliant la violence obscène de cette société basée sur la spoliation et l'exploitation d'une main-d'œuvre déshumanisée.

Je pose des questions sur la famille de mon arrière-grand-mère, mais les *dos Santos*, ce n'est pas ce qui manque par ici. Je ne porte plus ce nom, qui s'est perdu entre ma grand-mère et ma mère, mais je me souviens encore de l'humiliation qui m'avait gagnée lorsque j'avais entendu des collègues pouffer un jour : « S'appeler *dos Santos* ou *dos Réis*, c'est comme montrer un certificat de pauvreté ! ». À l'abolition de l'esclavage, où il a fallu donner des noms à cette énorme masse d'esclavagisés, le processus a été rapide dans certains États – notamment dans l'intérieur de Bahia. Alors oui, à tour de bras, on les a nommés *dos Santos* ou *dos Réis*.

On me répond du bout des lèvres, avec paresse, ces histoires-là n'intéressent plus personne – si tant est qu'elles aient déjà intéressé quelqu'un. Je me rends sans trop y croire aux archives municipales de la ville. Je trouverais peut-être des documents, des photos de classe des années 1930 – même si je doute que Bisvovo ait fréquenté l'école très longtemps. Comme je pouvais m'y attendre, je trouve des documents officiels, des lettres sur des papiers à en-tête, des articles du journal local sur les familles traditionnelles de la ville...

– J'ai peut-être quelque chose qui va vous intéresser... me dit l'employée municipale après m'avoir observée un moment. C'est une famille du coin qui nous a remis une boîte de souvenirs de leur aïeule, dona Eufrosina Novais Silva. Ils pensaient que ça nous intéresserait pour les archives de la ville : leur famille a été ferblantière pendant des générations et était connue dans tout l'État de Bahia. Dona Eufrosina elle-même a travaillé à la forge jusque dans les années 1960 !

– J'ignorais que les femmes pouvaient faire ce genre de travail ! réponds-je, surprise. La forge n'était pas réservée aux hommes ? Il ne faut pas une force de titan ?

– Sûrement, mais vous savez, les femmes du coin, elles ne sont pas là pour conter fleurette ! me répond Vânia (c'est son nom) en riant, avant d'ajouter, soudain triste et la voix douce : « De toute façon, quand il s'agit de survivre, on la trouve la force, non ? »

Nous nous taisons un instant, comme rapprochées par l'évocation de

notre passé commun. Elle sait, et je sais, qu'il y a encore deux, trois, quatre générations, nos aïeules devaient s'efforcer de survivre dans un environnement qui leur était totalement hostile. Nous savons toutes les deux que la lutte pour la survie s'exprime d'autant de façons qu'il y a d'êtres humains. Si besoin est, par le maniement d'une enclume et d'un marteau de dizaines de kilos dans une chaleur accablante.

Je crois que c'est cette histoire que nous partageons dans les Caraïbes et aux Amériques, quelles que soient les nations – celles de là-bas et celles d'ici – qui m'émeut. J'observe ces femmes et ces hommes dans la rue, éventail de la négritude du continent américain, et je pense : « Je sais que tu es là pour la même raison que moi. Nos ancêtres ont survécu au même crime ».

– Ma grand-mère m'a déjà parlé de la vieille Eufrosina, se remémore Vânia en enroulant ses fines tresses autour du doigt. La vieille lui faisait un peu peur, il faut dire que la famille vivait très isolée, presque recluse sur elle-même... Bref, quand on a reçu cette boîte, ma direction a voulu tout jeter sans même regarder. Je n'ai rien dit, et je l'ai gardée dans un coin. Je trouve que c'est dommage... Ce n'est pas parce que dona Eufrosina était une femme du peuple qu'elle ne mérite pas d'être dans la mémoire de la ville, non ? Parce que pour tout vous dire... Ces archives préservent surtout la mémoire des grandes familles, des personnes illustres, comme si le peuple ne méritait pas d'y figurer. Mais il faut croire que je suis la seule à penser cela...

Vânia me tend un carton rempli de lettres, avec quelques photos, plusieurs carnets de journal intime... Sur la première page, d'une calligraphie pleine de déliés et de rondeurs, Eufrosina a écrit son nom et la date : *Eufrosina Novais Silva, avril 1926*. C'est son premier carnet.

Je n'ai jamais entendu parler d'une Eufrosina dans les histoires que pouvait me raconter Bisvovo sur sa terre – mais je les sens proches, toutes deux femmes simples, de la même génération. J'ai les mains qui tremblent en lisant les lettres et le journal intime...

Un trésor ! J'ai découvert un trésor... J'ai bien conscience que ce genre de témoignages est souvent détruit, victime de l'indifférence attribuée au caractère subalterne de ces femmes et encore plus de leurs écrits. Parfois, ce sont les femmes elles-mêmes qui jettent leur correspondance : « Cela

ne vaut rien», pensent-elles, en haussant les épaules. Elles craignent l'incompréhension, l'ironie ou le jugement de la famille, et déchirent leur journal intime, mettent au feu leurs photos.

Je manipule avec soin ces objets précieux, observe tous les détails des photos – et m'arrête sur celle-ci : quatre femmes, se tenant la main, souriantes, un foulard rouge autour du cou. Je reconnais vaguement au fond le fronton de l'église Notre-Dame Santana, de Rio de Contas.

Au dos, il est soigneusement écrit : *Avec Maria, Luisa, et Odette. Passage de la Colonne Prestes à Rio de Contas.*



La Colonne Prestes ? Le nom me dit quelque chose... Mes cours d'histoire et mes souvenirs de militante sont lointains, alors je me rue sur Internet : en octobre 1924, des soldats originaires du Rio Grande do Sul – État situé à quelque trois mille kilomètres plus au sud de Bahia – se mutinent pour protester contre le gouvernement oligarque et corrompu. Oui, cela me revient... La Colonne Prestes, tentative avortée de rébellion menée par un inconnu, Luis Carlos Prestes, qui deviendra ensuite un mythe vivant : Prestes, le grand leader communiste, le Che Guevara brésilien ! Prestes se serait donc arrêté à Rio de Contas ? Aurait-il enrôlé ces femmes ? Je les regarde de nouveau. Elles ont l'air heureuses, complices, radieuses même...

– Vous avez des traces du passage de la Colonne Prestes à Rio de Contas ? demandé-je à Vânia.

– Pas directement, répond l'archiviste en réfléchissant, et en parcourant les rayons de l'étagère derrière elle. Il y a ce livre, les *Mémoires officielles de la Colonne*, et celui-là, l'épopée de la Colonne romancée par notre grand écrivain national. Mais vous savez quoi ? Je crois que vous devriez aller voir Carl Pau-Ferro, notre mémorialiste. Il a interviewé un grand nombre d'anciens et d'anciennes à la fin des années 1990, quand ils étaient encore vivants. Il tient la radio locale.

Alors que je m'apprête à partir, elle ajoute :

- Vous pouvez garder la boîte... Faites-en bon usage !
- Merci, Vânia...

Me voici donc en quête de Carl.

- Quelqu'un connaît Carl ? demandé-je chez le marchand de glaces.
- Il vient de passer !

J'en profite pour goûter la glace à l'umbu, ce petit fruit un peu acide typique de la région. Je continue mes déambulations jusqu'à la radio locale, où je rencontre enfin Carl. Un homme plus jeune que je ne l'imaginais, joyeux et sympathique, les muscles bien dessinés dans un T-shirt sportif.

- Ana-Maria Almeida dos Santos, cela vous dit quelque chose ?
- Non, désolé... répond Carl après un moment de réflexion.
- Elle habitait à Rio de Contas dans les années 1920... Elle a dû partir à Salvador dans les années 1930, insisté-je.

Mais personne ne semble se souvenir de mon arrière-grand-mère. Je reprends la piste d'Eufrosina.

- Vânia, des archives municipales, m'a parlé d'Eufrosina Novais Silva...
- Dona Eufrosina ? Je l'ai connue gamin ! Une ferblantière renommée dans toute la région...
- J'ai trouvé cette photo intrigante, expliqué-je, en la lui tendant. Ces trois femmes à côté d'Eufrosina, qui portent toutes un foulard rouge autour du cou, comme si elles étaient communistes...
- Bien sûr que Rio de Contas a abrité des communistes ! La plus célèbre, c'est Maria Brandão !

Mon cœur s'arrête. Maria. Deux sur quatre.

– Elle habitait à Salvador quand j'étais petit, donc je ne l'ai pas connue personnellement, continue Carl. Mais je sais que c'était la grande amie d'Eufrosina. Et si je ne me trompe pas, Odette était sa soeur.

Trois sur quatre.

J'ai instantanément eu envie d'en savoir plus sur Eufrosina, Maria, Odette, et cette dernière femme, Luisa. Qui étaient-elles, que faisaient ces quatre jeunes filles paysannes et communistes dans les années 1920 à Rio de Contas, sertão de Bahia ?



J'ai recherché et croisé les pistes qui s'étaient perdues dans le temps et l'espace, entre Rio de Contas et Salvador de Bahia. J'ai cherché à éclairer les espaces vides, à unir des restes, à reconstituer ce qui a peut-être eu lieu. Ironiquement, ma démarche a été celle qui a fait la richesse – et la ruine – de Rio de Contas : j'ai orpaillé. Creusé, excavé, retourné, fouillé, puis tamisé. Ne sont restées que les pépites.

Maria Brandão est l'une d'elles.

C'est ainsi que j'ai découvert, un peu par hasard, l'histoire de cette femme qui a joué dans sa région d'origine, puis dans sa ville d'adoption, et enfin dans son pays, un rôle social, politique et historique – et ce contre toute attente. En silence, Maria Brandão a brisé la violence de cette société raciste, classiste et machiste qu'est la société brésilienne

– et que dire alors du Brésil du début du XX<sup>e</sup> siècle ! Quelles subtiles stratégies de résistance Maria a-t-elle appliquées ?...

Dans le contexte d'inégalités sociales caractéristiques du Brésil, société coloniale et capitaliste que l'on peut difficilement faire plus paroxystique, le foulard rouge, les mains enlacées, et le sourire lumineux de Maria, Eufrosina, Odette et Luisa m'ont définitivement convaincue qu'elles luttèrent pour autre chose que leur émancipation personnelle.

Être communiste dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle en Amérique du Sud, c'était vouloir bâtir une nouvelle société, construire de nouvelles relations humaines, inventer un nouveau monde, mettre fin à l'oppression et à l'aliénation, au péril de sa vie.

L'histoire de Maria n'est donc pas une histoire individuelle. Maria n'était pas seule – ses trois camarades à côté d'elle en sont la preuve.

J'ai tenté de combler les lacunes de l'Histoire, de reconstruire l'histoire fragmentée de Maria à partir des carnets d'Eufrosina et des témoignages auxquels j'ai eu accès. J'ai ainsi prêté attention aux histoires des cuisinières, couturières, domestiques, vendeuses de rue, blanchisseuses, guérisseuses, *ialorixas*<sup>1</sup>... Toutes ces femmes qui ont laissé des marques dans la mémoire d'autres femmes – mais pas dans l'Histoire. Leurs histoires étaient autrefois vivantes dans les cuisines, les lavoirs, les rues, les *ferreiros* de candomblé et transmises aux générations plus jeunes – mais elles n'ont pas été écrites, étudiées, ou gardées dans les archives.

Heureusement, il y a encore la tradition du *cafézinho* (toujours trop sucré pour moi !) qui invite instantanément à la confiance, sur la terrasse ou dans l'exiguïté d'une petite cuisine... Et c'est ainsi que, peu à peu, j'ai pris conscience que le je de Maria était une multitude.

1 Dignitaire féminine dans la religion du candomblé (on l'appelle aussi parfois Mère de saint). C'est la responsable d'un *terreiro*, qui est chargée du culte envers les *orixás*.

# Rio de Contas

*Racontez-moi, comment ça s'est passé ici : le 14 mai 1888,  
qu'est-ce qui avait changé par rapport au 13 mai ?*





**Rio** de Contas, ma terre, est située dans l'intérieur de Bahia, à 600 kilomètres de la capitale, Salvador – autant dire que lorsque je suis née, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Salvador semblait le bout du monde. Ceux qui y allaient – majoritairement les hommes – ne revenaient jamais.

L'esclavage fut aboli quelques années avant ma naissance, en 1888. Mais rien ne changea pour les anciens maîtres et les hommes et femmes réduites pendant des siècles à la condition d'esclave, et les deux familles de coronels qui se partageaient Rio de Contas – les Apreu Pinheiro et les Bouto de Melo – restèrent maîtres de tout : des terres, du bétail, et des hommes, dans cet ordre. Les esclaves et leurs descendant-es, qui avaient vécu l'enfer sur terre mais avaient néanmoins survécu, furent laissés-es à leur propre sort, et les maîtres et leurs descendants continuèrent à concentrer le pouvoir et les richesses.

À l'époque, quand je voyais le grand *umbuzeiro* devant le terre-plein de notre maison, je me voyais moi : enracinée, rivée à cette terre misérable, mais qui était nôtre – et combien n'en avaient pas ! La famille de ma mère, les Silva de Jesus, pouvait être considérée comme relativement chanceuse, et nous choyions notre lopin de terre comme notre bien le plus précieux. Nous étions pauvres, mais contrairement à d'autres, jamais la nourriture – frugale, mais l'ingéniosité de nos femmes savait la rendre savoureuse – ne manqua. Cependant, tout se répétait, c'était la même existence pour toutes les femmes d'ici. L'une brodait un peu mieux que l'autre qui cuisinait un peu mieux, mais celles qui n'étaient pas vieilles filles faisaient un enfant par an, se levaient à l'aube, et étaient ridées avant d'être vieilles. Nous étions fortes par nécessité, n'ayant d'autre choix que d'affronter la vie harassante qui nous attendait – femmes, pauvres, descendantes d'esclaves.

Notre petit bout de terre, en bordure de la rivière Brumado, appartenait depuis plusieurs générations à la famille de ma mère, Presilina. Avant elle déjà, sa mère Rosalia, et la mère de sa mère, Dahlia, l'avaient travaillée avec amour. La terre était petite mais donnait assez pour nourrir une famille : quelques plants de manioc, de *feijão*, d'igname, de maïs ; des poules qui gambadaient dans la cour pour avoir des œufs. Cette terre avait été donnée bien avant l'Abolition à mon arrière-grand-mère, la

vieille Dahlia, car elle avait guéri le fils aîné des Bouto alors que le médecin de la ville l'avait dit perdu. Désespérée, la maîtresse Bouto s'était jetée aux pieds de cette esclave peu amène, aux sourcils toujours froncés, qui travaillait aux champs et que l'on disait guérisseuse.

— Je n'ai pas la force pour guérir mais il y a des forces qui le peuvent, et je les connais, avait bougonné Mamie Dahlia.

Le Ti-Maître avait été guéri. Les Bouto de Melo avaient tenu parole et avaient affranchi Mamie Dahlia, puis lui avaient offert ce petit bout de terre à l'extrémité de leur propriété, en remerciement. Mamie Dahlia avait insisté pour avoir le papier – quand elle ne serait plus là, quand le Ti-Maître ne serait plus là, quand la promesse serait oubliée, qu'est-ce qui garantirait à sa descendance la terre ? Dès lors, le titre de propriété fut gardé précieusement dans un coffre en cuir aux ferrures travaillées, et disposé à côté de la statue de sainte Ifigenia. Il fut ensuite transmis de Mamie Dahlia à Mamie Rosalia, puis de Mamie Rosalia à Maman Presilina. Dans cet ordre immuable, en tant qu'aînée, je serai la suivante.

Enfant, j'ai connu la vieille Dahlia, dont les talents de guérisseuse lui garantissaient le respect des Noir-es esclavagisé-es et des maîtres, qui venaient à la nuit tombée se faire soigner. Une femme à la voix grave et qui, en l'absence des Blanc-hes, riait beaucoup et égayait les fêtes avec des chansons. Elle était alors méconnaissable – comme si deux femmes cohabitaient en elle. L'une, devant le maître – fière, bougonne, hostile, parfois carrément agressive. L'autre, devant les êtres aimé-es – gaie, généreuse, et fière, toujours. Mais c'était une fierté saine : celle de ne pas devoir désespérément prouver son humanité ; celle de pouvoir être simplement qui l'on est.

Mamie Dahlia était la gardienne de notre ancestralité. Dotée d'une mémoire prodigieuse, elle connaissait toutes les généalogies du coin, toutes les relations de parenté de notre communauté. Ses récits étaient peuplés d'esclaves fugitifs du temps de la captivité, de paysans résistant contre l'accaparement de leurs terres, de paysannes refusant les assauts sexuels des maîtres. Tous et toutes n'étaient pas pliés dans une humilité née de la terreur, nous apprenait-elle. Mais Mamie Dahlia racontait aussi les histoires d'esclaves restés-es dans la *senzala*<sup>1</sup> et trouvant des stratégies de

1 Bâtisse où étaient logés les personnes esclavagisé-es.

survie, de paysannes engrossées par leurs maîtres et décidant de garder l'enfant, de paysans libres comme nous et vivant sur le fil.

Mamie Dahlia était aussi une fameuse cuisinière et, à son affranchissement, se mit à vendre à son compte, sur la place du Rosaire de Rio de Contas, des mets dont les puissantes raffolaient. Elle transmet ses recettes à ses filles et petite-filles, qui gardèrent le même emplacement, à droite de l'église, tous les samedis. En outre, à chaque génération, une fille de la famille partait travailler comme cuisinière chez les Bouto de Melo. On ne les voyait alors plus beaucoup, mais nous entendions parler de leurs habiletés. Les Apreu Pinheiro rêvaient de les avoir à leur service, et demandaient à leurs amis et rivaux Bouto de leur « prêter » les femmes Silva lors de leurs banquets ou fêtes familiales – lesquelles osaient à peine, à cette occasion, monnayer leurs services, tellement la fierté de voir leur habileté reconnue les satisfaisait.

Le destin des Bouto de Melo croisa de nouveau celui de ma famille lorsque Carlos Bouto, petit-fils du Ti-Maître guéri par la vieille Dahlia, partit étudier à Coimbra, au Portugal, et revint en 1891, peu après l'Abolition et la proclamation de la République, accompagné d'un jeune valet nommé Sebastião Brandão – un Noir métis de Lisbonne qui lui était totalement dévoué, croyait-il. Mais Sebastião, mon père, rencontra ma mère Presilina au bal de la Saint-Jean. Tandis qu'il lui décrivait la frénésie de Lisbonne et l'immensité de l'océan, elle lui faisait découvrir la rudesse rocailleuse du sertão bahianais. Iels décidèrent de se marier.

Mon père Sebastião vint s'installer sur les terres de Dahlia et de Rosalia et cessa de travailler chez les Bouto – et je crois que leur animosité à notre égard commença à ce moment-là. Il construisit une petite chapelle au bord du Brumado en l'honneur de saint Sébastien, son saint patron (pour se faire pardonner ?), et eut huit enfants avec ma mère : moi, qui suis l'aînée, puis vinrent Pedro, Manoel, José, Odette, Arlinda, Lidia, Ana Maria, et Alice.



**Tatie** Maria-Madalena était la sœur cadette de ma mère et travaillait depuis ses huit ans dans la cuisine des Bouto. Elle avait d'abord assisté sa tante, une des sœurs de Mamie Rosalia, puis avait pris les commandes de la cuisine lorsque celle-ci, à force d'être exposée aux températures très élevées, avait progressivement perdu la vue, atteinte de cataracte, et était revenue habiter chez nous.

Pendant mon enfance, j'avais peu côtoyé ma tante car le travail en cuisine isolait totalement. Toutes les domestiques avaient le même problème : lorsque l'on travaillait de l'aube jusqu'au soir, sept jours sur sept, c'était dur de garder les liens avec la famille et d'avoir des enfants – et si l'on en avait, il était impossible de les élever. Toutes les cuisinières laissaient leurs enfants à leurs mères ou à leurs sœurs.

Tatie Maria-Madalena était célibataire, sans enfant et venait rarement aux fêtes familiales ou aux bals publics. Mais c'était une femme fière